



Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

N° 19

EXP: Amis de L'Amourier, 5 Rue de Foresta 06300 NICE

décembre 2004

Parution ponctuelle & gratuite

Sommaire

- P. 1.....Éditorial
- P. 2.....*Dans l'œil du Basilic*:
Daniel Biga et Martin Winckler
- P. 3.....Jean-Luc Coudray et Werner Lambersy
- P. 4.....Notes de lecture:
Le Mystère Marcœur de Martin Winckler
Pudeur des brouillards de Patrick Joquel
- P. 5.....Notes de lecture:
Monsieur Le Curé de Jean-Luc Coudray
Œuvre de Werner Lambersy
- P. 5.....Notes de lecture:
Carnet des refuges de Daniel Biga
Décapole d'Yves Ughes
- P. 7.....De la toile et quoi d'autre?
printempsdespoetes.com
.....À quelques mots d'ici:
Éditions Agone
- P. 8.....Agenda des Amis
Journal intermittent de Raphaël Monticelli

Les encres ponctuant ce numéro sont de Otto Ganz extraites de:
Écrits sur une écaïlle de carpe

*Le sang – Faut-il continuer
à le servir dans les pages
d'un livre sans démêler la
douleur – l'ignominie de la
douleur qui plisse notre
paupière d'insomnie.*

Jacques Dupin

Oui, ami(e)s, faut-il continuer? Avec l'hiver et le froid – cette saison que Rimbaud haïssait parce qu'elle était "la saison du confort" – revient cette question: nous qui n'avons pas connu son goût fade et sa couleur vite ternie dans les poussières, la lumière et les cris, avons-nous le droit de parler, les pieds pataugeant dans ses flaques qui ne sèchent pas? Elle jette le monde dans un gris épais.

Peut-on continuer de chanter pendant que Rome brûle? C'est toujours la même histoire. J'écris cet éditio – au chaud – avec en tête des projets, des prévisions, avec Noël qui approche. Et pendant ce temps-là, Rome et le sang brûlent dans le monde. Ils brûlent sans cesse.

Et me reviennent ces mots de notre bon Jean de la Fontaine: "Mais que faut-il donc faire/Parler de loin ou bien se taire?"

Se taire, on ne saurait. Du monde les coups sont trop insistants. Reste à se placer dans le respect, la juste distance, et de là, l'ouvrir. Encore. Continuer, malgré tout.

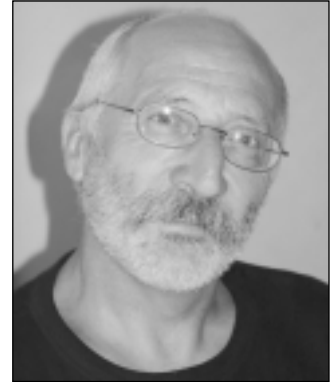
Malgré les doutes, les retards, les fatigues dues aux tracas et tracasseries de tous bords venus. Oui, continuer.

À vous offrir des inédits en cadeaux pour vos étrennes – Voyez les textes ci-après que nous ont confiés Werner Lambersy, Jean-Luc Coudray, Daniel Biga et Martin Winckler – des livres à lire remontés de notre fonds à toujours revisiter.

À vous proposer de participer à notre action en adhérant à notre association. À visiter notre site Amourier.com.

Eh oui! Enfin, ça y est. À quelques heures, à quelques

jours près, en tout cas avant la fin de l'année, notre site sera opérationnel. Vous pourrez enfin commander en ligne, lire nos entours culturels et prendre langue avec nous. C'est donc pour 2005, l'année où la maison d'édition fête ses dix ans!



Plusieurs visages à cet anniversaire. D'abord, une grande exposition entre le 3 mars et le 9 avril à la Bibliothèque Municipale à Vocation Régionale de Nice assortie de trois lectures publiques les samedi 12 mars, 19 mars et 9 avril à 15 heures. Ensuite, la Fête des Amis de l'Amourier du premier week-end de juin, avec cette année comme invité d'honneur Bernard Noël, qui pourrait bien se dérouler exceptionnellement sur deux jours. Enfin, la publication d'un ouvrage collectif dont nous vous réservons la surprise. Que vous souhaiter d'autre qu'un retour, une relève, ce souvenir en avant?

Rappelez-vous... c'était il y a quatre cents ans que paraissait le *Don Quichotte* de Cervantès. Don Quichotte, fier lisard, l'homme qui naît de la lecture s'acheminera vers elle. Don Quichotte, chevalier errant, qui part à la rencontre... de la rencontre. Cela qui pourra le surprendre.

Le monde est gris, disions-nous. Puissiez-vous y trouver avantage, celui d'y voir davantage briller les couleurs de vos rencontres!

Alain Freixe

*L'art rétablit la vérité face
aux mensonges de l'histoire.*

Carlos Fuentes

Dans l'œil du basilic

Daniel Biga
Jean-Luc Coudray
Werner Lambersy
Martin Winckler

Vers 21 heures sur mon balcon. Personne dans la rue. Que des voitures qui filent et d'autres par centaines garées sur le quai. Puis entre les feuillages neufs - je domine leurs cimes de plusieurs mètres - une silhouette d'homme. Je le regarde, intrigué par sa démarche titubante. Il tangué, penche tour à tour en avant, en arrière et je me dis cette fois il va tomber. Mais non: il redresse son corps raide et repart s'appuyant parfois sur le capot d'une voiture. Voilà que d'un brusque écart il est maintenant sur la chaussée, frôlé par les autos rapides. Je commence à m'inquiéter pour lui: il suffirait d'un brusque écart à nouveau ou qu'il s'aplatisse sur le bitume au passage d'une voiture et il serait écrasé! Alors je vois une jeune femme traverser vers lui; je reconnais de loin une des jeunes prostituées africaines qui sont chaque nuit au rond point. Elle lui parle. Puis l'aide à revenir sur le trottoir d'en face. Là je ne peux plus les voir. **(Choses vues)**

*

Pierre Tilman a écrit jadis un livre au titre remarquable: *le bonheur est une décision*. Certes. Se lever un lundi matin pour aller travailler est aussi une décision. Je pourrais commencer là une longue liste d'occurrences et écrire un poème tour à tour tragique et désopilant. Écrire (ou non) un poème est-ce aussi une décision? Au fond qu'est-ce qui ne serait pas une décision? **(Une décision)**

*

Notes inédites

de Daniel Biga

Cet homme, sec comme une trique qui arpentait les bords de Loire sur des kilomètres à vive allure, le vieil ouvrier à la casquette verte et aux cheveux blancs du quartier de la gare, cet autre bonhomme tout désarticulé qui hante les parcs... Quelques solitaires comme moi croisés depuis des années dans la ville, marcheurs incessants. Nous nous connaissons sans jamais le manifester, sans jamais nous saluer. Interminables ces tousjours pareils à tuer! De temps en temps ou l'autre disparaît. Dans quel hospice reclus, dans quelle chambre paralysé, quelle prison, quel cimetière? Et moi, un jour dont quelque autre peut-être notera la disparition. La vie, une fois tuée, comme si elle n'avait jamais existé... **(Solitaires)**

*

Souvenir... d'un baiser bouche à bouche dans le bus n° 5 des TNL, après l'arrêt Garibaldi, rue de la République... Debout, proches, nos deux mains tenant la même barre verticale de métal brillant. Elle a incliné son visage vers le mien et nos lèvres se sont posées l'une sur l'autre. Machinalement j'ai entrouvert les dents, *tienne langue s'est introduite prenant large place dans mienne bouche, se mouvant avec hardiesse enlaçant mienne langue un peu fol dingue.*

"Ca y est: mon premier vrai baiser!" me dis-je. Elle s'appelait Jacqueline; copine de l'école municipale de dessin et peintre. Notre couple alla aussi loin que le prochain arrêt. **(Bouche à bouche)**

*

J'ai douze ans. Des culottes courtes, un pull, un imper. Ensemble bleu marine: mon uniforme d'éclaireur. Saint Vallier de Thiey, un camp de Pâques. À midi avec le Chef et deux autres garçons nous avons mangé au restaurant, au village. J'ai eu la bonne idée d'attraper mal de tête. Le Chef m'a dit de retourner me reposer au camp, sous la tente marabout. Je marche seul à travers champs et haies. Je suis libre! j'ai échappé à tous: parents, troupe, patrouille.

Il tombe une pluie légère. Parfumée. Je suis incroyablement heureux. **(Pluie de Pâques)**



Le petit journal

de Martin Winckler

Quand j'étais adolescent, je rêvais d'avoir un journal rien qu'à moi. Pour y publier ce que je voulais, des textes nés de ma plume, celle d'amis ou d'étrangers. Les lecteurs pourraient réagir aux articles, envoyer des compléments, des rectificatifs, des suggestions... ou de nouveaux articles. Ce serait un petit journal d'informations diverses et variées: il y serait question de soin, de littérature, de politique, de bandes dessinées, de cinéma, de télévision... Ce serait un journal sans censure, il serait distribué gratuitement, et tout le monde aurait le droit d'y publier. Évidemment, j'ai longtemps pensé que ça n'était qu'un rêve.

L'an dernier, un de mes lecteurs m'a dit que ça m'irait bien d'avoir un site personnel sur l'internet. Je n'avais pas le temps d'en fabriquer un. Sans rien me demander, il l'a bricolé pour moi. Je ne voyais pas l'intérêt d'un site qui se contenterait de signaler mes parutions, alors j'en ai fait un lieu d'échange, de partage, d'écriture et de lecture ouvert à qui veut. Presque tout le monde peut y accéder — moyennant une prise de téléphone et un ordinateur, qu'on peut trouver, quand on n'en a pas chez soi, dans toutes les bibliothèques municipales et dans de nombreux centres de documentation pédagogique. Le Winckler's Webzine est en ligne depuis août 2003. Aujourd'hui, il propose plus de 400 articles divers et variés et a reçu près de 200 000 visites. Il m'a fallu attendre trente-cinq ans, mais je l'ai, mon petit journal. Sans être devenu patron de presse.

La fonction crée l'organe. L'abandon de cette fonction provoque donc la disparition de l'organe concerné. On le constate. Vivant dans le monde moderne (insipide, etc.) qui va du cinéma à la télé, et de l'ordinateur à la photographie, en passant par les

L'argent n'a pas d'odeur pour ceux qui n'ont plus de nez

par Werner Lambersy

banques et la bourse, nous avons pratiquement perdu (et qui cela arrange-t-il si ce ne sont les pouvoirs de

toutes sortes!) l'usage de l'odorat, le plus primitif, le plus essentiel (dans les deux sens), le plus sexuel et le plus érotique et amoureux de nos sens.

Qui me parle encore, à part vous mes petits frères des pauvres en poésie, de l'odeur enivrante des encres, des papiers, de leurs plis et déplis dans la poussière et l'encaustique, les cuirs et les fragrances mystérieuses des reliures et des bibliothèques?

On inonde littéralement la nourriture, les boissons et les femmes de parfums et d'arômes, artificiels ou non: on sent à plein nez mais justement, le nez en est plein, et c'est plus un camouflage, un maquillage qu'une révélation ou un aveu. Et que dire des saveurs intimes, des relents, des sueurs, phéromones et suints devenus indéchiffrables, d'une réalité qu'on veut gommer au profit d'un leurre qu'on impose, comme quelqu'un crie devant un enfant pour ne plus l'entendre ni rire ni surtout pleurer.

L'homme pue des pieds, de la bouche, du cul, du cadavre et de tout ce que l'on voudra, mais cela sent et révèle l'homme, l'être humain, la bête fragile dans sa presque-absence de poils, de griffes et de canines quand il est nu. Tout dans la tête! Où cela empeste souvent encore plus, mais qui le sait, quand c'est l'âme qui se décompose et le cœur qui pourrit?

Le reste, je pourrais en dire la même chose dans presque tous les domaines... Ceux qui ont lancé le pot de chrysanthèmes pour le jour des morts ont bien choisi leur emblème: il pourrait devenir le symbole de notre époque et sa tombe sera politiquement correcte.



L'homme qui voulait se faire interner

par Jean-Luc Coudray

Hier, j'ai pris rendez-vous avec un psychiatre. J'ai décidé que la société prendrait en charge mes problèmes psychiques, y appliquerait ses solutions propres et me soulagerait ainsi de mon effort personnel.

Le psychiatre m'a reçu dans un cabinet richement meublé et écouté mon intention d'être interné sans délai.

- De quoi souffrez-vous? me demanda-t-il.

- Je n'en sais rien, lui répondis-je aussitôt. Je ne suis pas compétent. Je ne peux que vous affirmer une insatisfaction générale. À vous d'en trouver la source.

- Pour vous soigner, j'ai besoin de connaître vos symptômes, insista le professionnel.

- Quoi? lui dis-je. Vous avez besoin d'une image précise là où le mal de vivre s'exprime dans un flou pernicieux, enveloppé d'indécidable et d'indicible?

- Vous vous plaignez de confusion, dit le médecin du psychisme.

- Pas du tout, rétorquai-je. J'exprime mon ignorance.

- Que ressentez-vous exactement? insista-t-il.

- Exactement, rien, répondis-je. C'est tout juste si je peux vous dire que quelque chose ne va pas. Est-ce l'inadéquation du moi au monde, un conflit intérieur, un manque de confiance dans les bases de la vie, une lucidité douloureuse, une peur panique de l'essence des choses, un sens aigu de l'impermanence, que sais-je?

- Comment fonctionne votre vie? demanda-t-il.

- Les apparences sont sauvées, lui dis-je immédiatement.

- Quelque chose cloche-t-il dans votre existence?

- La souffrance, répondis-je.

- Ce n'est pas suffisant pour vous interner, me dit le psychiatre.

- C'est bien cela! Il vous faut du croustillant, du coloré. Une inaptitude, une phobie, un délire. Quelque chose de circonscrit que vous puissiez attaquer chirurgicalement sans vous poser de questions plus générales! Vous ne pouvez soigner que ceux qui souffrent correctement, qui mettent des mots sur leur malaise, qui savent ce qu'ils veulent puisqu'ils savent de quoi ils sont frustrés.

- Vous souffrez de l'incapacité de nommer votre souffrance, dit le psychiatre.

- Pas du tout puisque j'estime que c'est à vous de nommer mon mal-être.

- Je peux vous y aider, dit le psychiatre en m'indiquant son divan.

- Je ne veux pas de l'interprétation subjective et personnelle d'un psychiatre, lui répondis-je. Je désire une approche collective et institutionnelle, grâce à une équipe permettant un débat contradictoire, le tout dans un établissement spécialisé. Je veux que les théories formulées par les professionnels soient testées sur ma personne afin que le point de vue le plus pertinent en soit retiré. Le degré de ma souffrance psychique servira d'arbitre pour départager les hypothèses.

- Je pense que vous ne souffrez pas suffisamment pour mériter une telle attention, me dit le psychiatre.

- Voilà ce que je voulais entendre, répondis-je. Ceux qui souffrent peu sont en dessous de la perception scientifique. Et ils sont, en même temps, en dessous de leur propre perception. Ils ne pourront jamais verbaliser les légers malaises, les étourdissements nuancés, les manques infinitésimaux.

Étant dans la souffrance éthérée, je suis perdu à jamais. Les hôpitaux psychiatriques ne sont que des boucheries pour les cas spectaculaires d'hémorragie de la raison. La science a besoin de grosses masses. Le fou est médiatique. Ma souffrance n'est pas socialisable. Au revoir.

Le mystère Marcœur

Récit

Martin Winckler

collection Toth, éd. L'Amourier



Dans ce recueil, orné de dessins de Marcel Alocco, vingt chapitres assez courts font le point sur un écrivain jamais publié Marcœur et ses *Cahiers Marcœur*.

C'est une double démarche qui motive l'auteur de cette fiction: la recherche de la genèse de l'ouvrage et surtout la réflexion sur l'écriture.

Si cet ouvrage par certains côtés peut se présenter comme une satire de certains magazines – ah! ce sondage sur les goûts des hommes à femmes –, s'il n'est pas non plus dénué d'humour (cf. le pas – l'inceste très proche de palimpseste dans sa composition) il est très proche du livre total tel que le prônaient Mallarmé ou Borgès.

Partant de 1770 cahiers le narrateur n'a conservé que quelques extraits qui exigent du lecteur une intense coopération: *pour se pénétrer de l'œuvre marcœurienne le lecteur potentiel doit emprunter une démarche complémentaire c'est-à-dire lire le texte comme s'il était en train de l'écrire.* Mais Martin Winckler développe là sa réflexion sur l'écriture en concordance avec la vie: *Aux yeux de Marcœur la cohérence de la démarche d'écriture est indissoluble de la cohérence du monde portée par l'écriture.*

L'écriture, autre versant de la vie, comme une jumelle: *L'écriture est jumelle de la vie, jusque dans son inutilité, jusque dans son insignifiance.*

Martin Winckler se sert du *Mystère Marcœur* comme de la vie, par son inutilité (l'écrivain lui-même ayant renoncé à la publication, ce regard des autres):

L'écriture ne vaut que parce qu'elle est unique, éphémère, fragile. Rien ne précède le moment de l'écriture, des univers entiers peuvent l'édifier en elle mais rien n'est plus labile, en fin de compte on écrit toujours sachant que l'écriture cessera.

Le Mystère Marcœur, point de jonction de l'éphémère, de la vie et de l'écriture.

Gérard Paris

Le mystère Marcœur, éd. L'Amourier, 12,50 €



Pudeur des brouillards

Poésie

Patrick Joquel

collection D'Aventures, éd. L'Amourier



La première impression: richesse imaginative de cette langue portée par une vive sensibilité, probablement nourrie au bal des rencontres de la vie.

La plus humble, d'abord, évidemment, celle où s'émerveiller du monde, d'être à la vie et de trimer pour subvenir à ses besoins vitaux est la noblesse première.

Pour ce poète méditerranéen, gorgé de soleil, et sur les pas de Rousseau, les Alpes sont un écrin privilégié de la beauté originelle de la nature. Comme chez ce philosophe promeneur, leur effet sur l'état de l'âme tient proprement du prodige. Foules des villes et des ressources qu'on pille, l'aurions-nous oublié?

Cette écriture n'écrit pas pour elle-même. Elle est, sobrement, à la recherche du sens et baigne dans l'action de grâce: béni soit le jour présent... Sans mièvrerie: elle se déploie, d'attentions en merveilles et se constelle de rappels jubilatoires du nom trop souvent oublié des choses simples. Elle constitue un usage du monde que nous côtoyons sans toujours songer à le regarder. Elle est le ruban d'un hymne à la nature embué de pudeur humaine puisque si nous sommes invités à cette beauté, elle ne fait que nous traverser. Elle nous dépasse.

Cette écriture est une relecture de notre propre existence à l'aune de la grandeur et de la beauté, ces deux sources jumelles du regard pur. Joie, dépouillement assurés.

Cette écriture est une marche, une méditation qui remet l'homme à sa place dans l'inépuisable création - à condition de repousser sans cesse la diabolique tentation du sorcier. En ce sens, cette écriture d'aujourd'hui participe de la Genèse.

NB. Conseil au promeneur exigeant: abandonner sans crainte tous les guides Michelin. Pour tout viatique, se munir de *La pudeur des brouillards* de Patrick Joquel... et voilà une traversée lustrale dont on revient clarifié.

Paul Badin

Pudeur des Brouillards, éd. L'Amourier, 10,50 €

Monsieur Le Curé

Récit

Jean-Luc Coudray

collection Toth, éd. L'Amourier



Un jour, l'homme
occidental a tué Dieu
pour prendre sa place
et s'arroger les pleins
pouvoirs sur la terre,
l'eau et le ciel.
On connaît la suite.

L'exploitation mercantile et mortifère de tous les règnes de la planète, l'animal, le végétal et le minéral. Dans cette barbarie du capitalisme scientifique, Jean-Luc Coudray ins-

talle pour notre joie, un curé de campagne dont voici les premières lignes du portrait :

Monsieur le curé voyait Dieu partout. Il le percevait dans les fleurs, les lézards ou les jeunes filles. Ne pouvant recevoir chez lui les fleurs ou les lézards pour leur donner sa bénédiction, il recevait les jeunes filles soucieuses de parfaire leur éducation religieuse.

L'une d'elles tombe amoureuse de ce juvénile quinquagénaire. Ce sera l'unique aventure érotique de Monsieur le curé. *Après quoi,* écrit l'auteur, *Monsieur le curé tenta de devenir saint, seule solution qui lui restait pour être heureux.*

Et Monsieur le curé va être un saint, pas très catholique peut-être, mais très chrétien, aux antipodes de l'intolérance intégriste. Un saint qui aurait lu le grec Épictète et son ascèse du bonheur ou Lao Tseu et son humble respect de la nature. Jean-Luc Coudray nous fait vivre des moments délicieux de sagesse auprès de ce curé de campagne. Quand Monsieur le curé reçoit la confession de ses paroissiens, ou bien celle de ses livres, quand Monsieur le curé répond du tac au tac à l'Évêque pointilleux en tournée d'inspection, ou dialogue avec le diable, ou avec Monsieur Chapon, l'anticlérical de service ou encore quand Monsieur le curé à l'heure de la sieste, plonge dans la contemplation de son chat et des fleurs et papillons de son jardin.

Monsieur le curé est plein de sainteté, mystique et laïque, intelligente, sereine et généreuse.

Ce livre est un pied de nez, pour ne pas dire un bras d'honneur au nationalisme fanatique et au sectarisme anticlérical qui réduit la pensée chrétienne à l'Inquisition et à Jean Paul II. Ce qui, soit dit en passant, est aussi ridicule et malhonnête que de réduire la pensée marxiste à Staline et au Goulag.

Jean-Marc Stricker, *Chronique France Inter*

Monsieur Le Curé, éd. L'Amourier, 11,00 €



son œuvre

Le rite du bruissement



Lorsqu'en 1997, les éditions L'Amourier publiaient les *Petits rituels sacrilèges* de Werner Lambersy, c'est une lente histoire de fidélité, tant que d'amitié, qui prenait place. Ce texte sera suivi de trois autres ouvrages, soit, dans l'ordre chronologique, *Écrits sur une écaille de carpe* (1999), *Je me noie* (avec Sarah Kaliski, 2001) et *Échangerai nuits blanches contre soleil même timide* (2004). On ne peut qu'être frappé par la nature même de ces quatre textes. Loin du monstre Werner Lambersy, découvreur de la vibrante furie qui secoue notre langue et des mouvements saccadés qu'effectuent parfois les orages qui y chavirent, loin également du montreur organique de ce que la poésie apporte de nécessaire au magnifique costume de l'inutile, c'est un Lambersy de l'intime qui s'affiche ici, poète songeur, pensif, distrait par le clapotis d'eau que laisse le monde dès que le souffle s'assied.

Si les *Petits rituels sacrilèges* – proses dont le discours poétique se dresse tel un anachronique parcours d'initiation à l'existence, tant au monde qu'à soi-même, – débutent par un des actes les plus essentiels (l'apprentissage d'un rituel à rendre aux morts, non pour eux mais pour se poursuivre, soi, entier survivant), c'est qu'au cours de sa vie l'homme perd... avant d'être, à son tour, perdu. Le rituel reste ce qui nous relie à l'inimaginable par la domestication des questions et donc, en fin de compte, par l'apprentissage de l'apaisement.

Et c'est ici que se trouve la clé de ces quatre ouvrages parus chez L'Amourier : Lambersy regarde à rebours, laisse vaquer sa voix, non pour faire surgir le sens, mais pour le laisser survenir. Pêcheur à la mouche ou à la ligne, le poète, à chaque prise, se ramène soi vers la berge. Le "mode d'emploi" proposé dans les *Petits rituels sacrilèges* est celui de quelqu'un qui eut à trouver le sens de ces étapes vitales et de la surcréation de signification que chacun est obligé de leur appliquer pour les faire siennes. L'attentive position de la quête du sens... Encore faut-il savoir comment manipuler cette clé, et dans quelles serrures. Et bien que le sens soit partout, son repérage nécessite une longue initiation à l'observation silencieuse de la patience des carpes, à l'humilité de la noyade devant un corps nu livré aux jeux de l'amour, à l'attention de ce qui gronde d'essentiel à la formation des ombres une fois la nuit coupée en deux.

"Soyez attentifs au surgissement du sens, au risque qu'il apparaisse et vous soit insupportable" voilà ce que nous dit, en lointaine trame, Lambersy. Le poète, préoccupé parfois, surpris, malmené à bon port et mauvais escient par la vie, rêve aussi et découvre qu'est poète... celui dont la pensée se passe.

Otto Ganz

Petits rituels sacrilèges, éd. L'Amourier, 8,40 €

Écrits sur une écaille de carpe, éd. L'Amourier, 10,70 €

Je me noie, éd. L'Amourier, 11,50 €

Échangerai nuits blanches contre soleil même timide, L'Amourier, 12,00 €

Carnet des Refuges

Daniel Biga

collection Carnets, éd. L'Amourier



Premier livre d'une collection originale "destinée aux écrivains qui dessinent et aux plasticiens qui écrivent", au format italien de 20 x 28 cm, ce *Carnet des Refuges* de Daniel Biga étonne et vous laisse longtemps, sur l'adret, à couvrir du regard "ce nid (de) murmures où se forment les grandes voix",

ceux des lecteurs qui auront su se rendre attentifs à la manière dont Daniel Biga a demandé que soit graphié, dans la page de faux titre par exemple, le mot refuges: "ref(o)uges"!

Ne seront-ils pas portés à voir dans cette figure du fou qui vient hanter le mot refuge lui-même, l'image d'un de ces "marcheurs puissants" qui hors de tout, de lui comme des hommes - N'est-ce pas la seule lame du jeu de Tarot qui ne porte aucun numéro? - sous "le ciel du vivant" et dans "la terre de l'amour" va, "(rêvant) du présent"? Ce marcheur, homme de toutes les fuites et de tous les refuges - Dans refuge, j'entends refus! - n'erre pas à proprement parler, même s'il tient de "petits carnets d'errance", il va de l'avant. Sa marche est orientée - Ne dit-il pas qu'il "(a) une étoile dans (son) œil" et, pas n'importe laquelle, la "polaire", s'il vous plaît! - Ce matinal est en quête du "lieu et de la formule" où il lui serait possible enfin d'appriivoiser "la vie vraie", cet "impossible terrestre".

Il faut lire Daniel Biga.

Il faut le lire soit dans ce mouvement d'amitié qui fut le sien lorsqu'il rencontra et écouta pour la première fois, Julien C., berger d'Amirat, sur l'alpage, "immobilisé dans une sorte de charme" et qui vous porte "au plus proche, au plus lointain"; soit dans l'urgence, comme quand on a froid, que la nuit tombe et qu'il faut vite installer un campement même précaire dans quelques ruines de rencontre.

Ce livre est un refuge. Un de ces lieux de passage où l'on refait son plein d'énergie avant d'affronter la route qu'éclaire la lumière indécise du matin. C'est un livre fraternel.

Alain Freixe

Carnet des refuges, collection Carnets, éd. L'Amourier, 18,30 €

Décapole

Yves Ughes

collection D'Aventures, éd. L'Amourier



L'homme qui traverse la Décapole a transcrit les mystères perçus dans sa marche forcée et forcenée et nous les livre comme texte très antique, propice à l'interprétation, l'exégèse. Et déjà, propice à une lecture articulée, sonore, pour y entendre d'abord son pas et son souffle. Car il halète, il ahane, il peine dans ces paysages toujours brûlés par la lumière, les pierres et la mer qui ici est une grande plaie. Pas de douceur sur ces rivages, de Phénicie ou de Riviera. Ces rivages qu'il arpente, il les connaît bien et il leur crache son intime affection, lié comme il l'est à leur orgueil et à leur misère mêlés.

Il parle seul peut-être, dans sa barbe de quelques jours, grommelle, chuchote, peste, et puis quand le crépuscule apaise ce fatras de luxe et de misère, il murmure comme pour dire "je sais bien, oui, je sais". Pour accepter en toute solitude cette contrée.

Il y a des pierres, des trains, des viaducs. Il y a des rues sous télésurveillance. Il y a l'antique poussière aride, et il y a les machines créées par l'histoire. Et si l'imagerie de notre modernité transparait, nous savons bien que nous arpentons un monde toujours antérieur et toujours futur, un monde difficile où la lumière est rien moins que clémente.

La voix apostrophe, interpelle; elle dit ce qui est, elle veut dire à quel point rien n'a changé, comme le travail dure toujours dans les rues, comme la parole peine à se faire douce. Personne ne parle à cet homme qui marche, et cette marche ne cède rien, détaille la vie qui résiste à l'arrogance des murs, et pressent qu'ici, ou tout près, cette vie sera sauvée.

Alors les soirs accueillent, on s'y nourrit, on vient pour demander une espèce de pardon. On y entrevoit la splendeur de quelque femme. Mais cependant rien ne s'apaise. La chair et les corps demeurent, cependant ni prisonniers, ni soumis - mais toujours dans l'emprise d'une malédiction: l'existence cantonnée dans les rythmes du jour aride et de la nuit sans vrai repos.

Alors il lie connaissance avec l'intime secret de ces ruines à l'œuvre, de ce temps de fer, de cette lumière qui brise: une sorte d'espérance qui ne vaut que par la parole et la marche, toujours, dans le territoire sans pitié de la *Décapole*.

Philippe Chartron

Décapole, éd. L'Amourier, 9,20 €

Et sa parole prend le rythme d'une litanie, et scande, semble-t-il, une prière. Une prière sans humilité, sans demande. Une invocation de vérité, pour accompagner ce monde jusqu'à ses confins, une prière qui donne à la parole de survivre.

De la toile et des mots, Un maillage possible

Depuis le *Basilic N° 10*, nous avons créé une rubrique consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie et de la littérature. Dans ce numéro nous vous proposons un détour par

www.printempsdespoetes.com

Le printemps des poètes, le site officiel
Ou le vol fécond de l'hirondelle

S'il advenait que l'esprit chagrin s'empare de l'un de nos lecteurs, si l'une de nos lectrices venait à désespérer qu'il aille sur le site du *Printemps des Poètes*, qu'elle s'y rende d'urgence. Ce site redonne des couleurs, il s'offre comme un coup d'aile salutaire, une mise en perspective tonique. On le sait, la poésie est un combat, et les clichés pleuvent autour de nous. Ses textes ne seraient réservés qu'à des minorités élitistes, l'enseignement n'en ferait que des objets d'examen et ils se trouveraient fatalement liés au passé, aux vapeurs automnales.

Et voici un site qui présente de la chair et de la pulpe, une poésie en train de se faire et qui se nourrit d'actions foisonnantes. En ce lieu s'affirme l'indispensable fonction de la langue poétique; s'y définit également sa nécessaire défense.

Car la vie va ainsi, et les institutions ne sont pas des monolithes installés dans des déserts de poussière. *Le Printemps des*

Poètes est une manifestation initiée en 1999 par Jack Lang, soutenue par le Ministère de la Culture et de la Communication (Centre National du Livre) et le Ministère de l'Éducation Nationale. Une fois le manifeste lancé, les rubriques peuvent suivre.

La ligne de force est claire: la poésie interroge les êtres, et donne les moyens de lire du neuf, et donc de voir autrement. Tant qu'il y aura des souffrances et des élans de bonheur, le désir de vivre, de se révolter et d'aimer, la poésie existera pour tenter de dire l'indicible. Rendez-vous est pris avec l'éternité.

Indispensable donc, la vie poétique se multiplie, en témoigne cette *poéthèque*, qui offre plus de 300 portraits d'auteurs vivants. À lire les actions dans lesquelles ils s'impliquent on comprend qu'inlassablement ils portent leurs paroles là où ça fait mal.

Car, si les textes poétiques s'épanouissent, encore faut-il les diffuser, sous toutes leurs formes, avec leurs richesses passées et leurs aventures contemporaines.

Et le *Printemps des Poètes* s'attache inlassablement à mettre en relation cette richesse de création et ces lecteurs potentiels qui, trop souvent, ne se croient pas autorisés à approcher le texte poétique.

Dans ce travail, l'Éducation Nationale se retrouve naturellement en première ligne.

Car les enseignants qui vivent quotidiennement avec les jeunes de la nation le savent bien: la rencontre entre la jeunesse et la poésie peut être à la fois bouleversante et structurante, pour peu qu'on ose y croire et la susciter.

Précisément, se multiplient ici les possibilités d'action, les canaux d'information. Une mémoire s'est constituée depuis sept ans, elle devient socle solide et les rubriques proposées le disent bien: *adresses utiles, le livre, avec l'étranger, nos missions.*

On retrouve là, mises en dialogue et en mouvement, des notions qu'Yves Bonnefoy proposait en 1994, dans un numéro du *Monde*:

Il est un point où le poétique et le politique se confondent, c'est le projet de démocratie et les grands principes d'action qui immédiatement en découlent. Écrire la poésie, c'est vouloir se défaire de l'autorité des représentations, n'est-ce pas? C'est donc délivrer la figure d'autrui des interprétations que ces systèmes nous font projeter sur elle, [...] La poésie est la propédeutique de la démocratie.

Décidément oui, il est revigorant de voir des sites assurer de la sorte la jonction entre institutions et vie culturelle, formation de chacun et vie collective, poésie et découverte du champ offert.

À quelques mots d'ici

par Alain Freixe

Rappel: Cette rubrique entend faire connaître quelques-uns des livres que publient les maisons d'édition qui s'efforcent d'offrir à leurs productions l'avenir qu'elles méritent.

Éditions AGONE

Agone, l'étrange mot, non? Il oblige à faire retour à son sens premier. Oubliez toutes les connotations d'angoisse, de ralentissement, d'affaiblissement des fonctions vitales, revenez à l'*agôn* grec, à la lutte, au combat. Alors vous aurez le sens du nom de cette maison d'édition marseillaise et son orientation: ne pas laisser faire, intervenir, porter haut la parole, celle qui analyse, celle qui narre comme celle, poétique, qui se dresse et redresse l'homme, son plus proche futur. C'est tout cela que l'on retrouve dans le catalogue de cette maison d'édition réparti en plusieurs collections: *Éléments, Contre-feux, Interventions, Bancs d'essais, Mémoires sociales, Des Amériques, Dossiers noirs*. On peut y lire

Noam Chomski, Pierre Bourdieu, Paul Nizan ou le philosophe Jacques Bouveresse.

C'est de la collection *Marginales*, dirigée par Hélène et Samuel Autexier, dont je voudrais plus spécialement vous parler. Elle comporte à ce jour une vingtaine de titres. Son propos: rassembler une littérature partisane. Une littérature qui croit qu'elle a toujours son mot à dire, que c'est à elle qu'il revient de dire le monde à partir du terreau d'une langue. L'originalité de cette collection est de faire la part belle à l'étranger: de Karl Kraus le viennois, contemporain de la première grande fracture du xx^e siècle à Harry Martinson, prix Nobel de littérature en 1974 dont on lira *La société des vagabonds* ou *Aniara*, ce long poème de science-fiction jouant sur le peu fréquenté registre épique.

Toutefois, c'est d'Ingela Strandberg et de son *Royaume des bois d'élans* (poèmes traduits du suédois par Virginie Büschel, 96 p, 10,37 €) dont je vous entretiendrai. Sa Suède n'a pas le cul terreux que l'on

rencontre malheureusement chez bien des ruraux régionalistes. Ses lacs, ses croisées de chemins entre forêts et champs cultivés, ses cours de ferme, ses hivers, neiges et pluies mêlées, c'est toute une terre qui chante l'indicible, le manque. Comme ces "moulins à betteraves" qui disent les hommes de son pays "pieds meurtris" et "mains calleuses", leur travail harassant. Leur douleur. Ils disent "la faim audible de partout", celle qui voyait les hommes "(retourner) un foyer de nuit / repliés sur eux-mêmes, repliés sur la nuit". Ingela Strandberg a appris de cette terre, de ses nuits, de ses bêtes aimées, "à parler le langage / de la pluie et des érables".

Ce sont ces frémissements que l'on entend. Un pays qui s'avance. Au *Royaume des bois d'élans* les chemins sont ceux de l'instant, "ils vont / de la nuit à l'aurore / puis à l'oubli".

Agone éditions
BP 70072 13 192 Marseille cédex 20.
<http://www.agone.org>

AGENDA DES AMIS

Exposition des Éditions L'AMOURIER
BMVR Louis Nucéra de Nice
jeudi 3 mars - samedi 9 avril 2005
Vernissage le jeudi 3 mars à 11 h
et 3 Lectures :

Raphaël Monticelli, Jean-Pierre Chambon et
Filip Forgeau
samedi 12 mars 2005 à 15 h

Violette Kazakoff (comédienne) lira des
auteurs de l'Amourier
samedi 19 mars 2005 à 15 h

Olympia Alberti, Fabrice Anfosso,
Yves Ughes et Alain Freixe
samedi 9 avril 2005 à 15 h

Présence des Éditions L'AMOURIER
au Salon du Livre de Paris
du 18 au 23 mars 2004

Exposition: Ben, Chubac, Miguel, Nivèse
Galerie ART 7
5 rue Massenet - Nice
9 décembre - 20 janvier 2005

Le Printemps des poètes:
Contes

Poètes dans les écoles: lundi 7 mars
Lectures à 18 h

Saint-Laurent du Var
conférence sur Jack Kérouac à 18 h par Y. Ughes
et Lectures: mardi 8 mars à 20 h

Grasse

Exposition Henri Vendel, Guy Levis Mano, Pierre
Seghers "Passeurs de mémoire" à la Bibliothèque
Poètes dans les écoles: vendredi 11 mars
Lectures à 17 et 18 heures, Table ronde à 19 h
Lecture de clôture mercredi 25 mars

Lectures: Jérôme Bonnetto, Alain Freixe,
Patrick Joquel, Raphaël Monticelli,
Yves Ughes
Ouverture du Colloque *Trait, visage, Paysage*
Fac de Lettres
Vendredi 23 mars 2004 à 15 h

L'Amourier éditions
223, route du Col Saint Roch
06390 - COARAZE

Tél.: 04 93 79 32 85
Fax: 04 93 79 36 65

amourier@wanadoo.fr

Association des Amis de
l'Amourier
5, rue de Foresta
06300 - Nice

Le Basilic est publié grâce au concours
du Conseil Général des Alpes-Maritimes
du Conseil Régional
et de la DRAC PACA

■ ■ ■ Photos de Frédéric Cochard

La catastrophe du portrait.
L'artiste est assis dans une pièce vide et nue. Fenêtres
fermées. La lumière ne changera pas.
Il se tient seul, face à son appareil photo. À côté de
l'appareil, un miroir lui permet de surveiller sa propre
image. La distance ne changera pas. Ni l'angle. Ni l'ou-
verture. Ni la vitesse.
Il a bricolé un système mécanique de déclenchement.
Au pied. Le buste, les bras ne doivent pas bouger.
Seule bouge la vie du visage. Mouvement des lèvres.
Regards. Légères rotations. *In actu oculi*. Détournement
du photomaton. Écllosion d'une identité plurielle.
Rêve multiple de soi que la chambre obscure révèle.
Âmes nombreuses qui montent de chacun de nous.
Brumes laiteuses qui trompent la nuit.
Dérobades de l'identité.

■ ■ ■ Delphes

Soleil de mai. Jaunes rouges bleus éclosions melliflues
entêtement des insectes patience des oiseaux parade
des ailes blanches parmi les abeilles. Groupes de
touristes selon les heures.
Oliviers. Une mer d'oliviers. Des marbres. Éboulements,
écrasements. Restaurations anciennes déjà. C'est
l'espace d'Athéna et le trésor des Marseillais.
Du matin au soir l'artiste colle ses morceaux de toile
sur ces ruines. Sous l'œil de l'archéologue. Enrober le
vieux trésor. Mouler? Réparer? Emmailloter?
Momifier? Panser? Relever? Marquer les différences
sur le blanc de la toile en bleu rouge jaune noir.
Retirer la toile moulage souple envahissant lourd.
Écorcher. Faire la peau. Mettre à plat. Étirer.
Développer.
Coller au monde.
S'en arracher.
Œuvre de Max Charvolen

R. M., novembre 2004

